– VI –

L'ŒIL, LA MAIN ET L'ÉCRITURE*

197

Avant de justifier et d'expliciter le titre de ma conférence, je commencerai par une observation banale, mais instructive. Quand je reçois un appel téléphonique, les premiers sons perçus de la voix de mon correspondant, si ce n'est pas un inconnu, me permettent de l'identifier avant qu'il se soit nommé. De même, un coup d'œil jeté sur l'enveloppe d'une lettre que le courrier m'apporte suffit en général pour que j'en identifie l'expéditeur, même si le correspondant en question ne m'écrit que rarement. Chacun d'entre vous a fait ces deux expériences. L'oreille dans un cas, l'œil dans l'autre, trouvent dans cette brève suite de sons ou de lettres beaucoup plus que le message transmis : la signature de l'émetteur lui-même. L'écriture comme la parole sont naturellement redondantes. Mais un tracé calligraphique, une voix d'hôtesse de l'air, peuvent perdre leur caractère personnel et personnalisant. Pour m'en tenir à l'écriture, sujet de ma conférence, l'œil joue un rôle préliminaire de contrôle, tout comme l'oreille de mon correspondant au téléphone contrôle les paroles prononcées par sa bouche. De même qu'on s'entend parler, ce qui permet de corriger presque immédiatement une liaison fâcheuse, on se regarde écrire. Pour illustrer l'invitation à une exposition récente de la Bibliothèque nationale, « Trésors de l'écrit », on avait découpé dans une fresque de la Renaissance un fragment semblant offrir tout ce qui est nécessaire pour écrire : deux mains, une plume, un encrier, une surface adaptée. Mais il y manquait ce qui n'est pas moins essentiel et que nous offre un fameux portrait d'Holbein : le regard, celui qu'Érasme porte sur la lettre qu'il écrit.

Venant après deux auteurs dont l'un a parlé de la plume, du clavier et de l'écran (Serge Landes), l'autre de la main et du tracé (Hsiung Ping-Ming), je précise que je m'intéresserai avant tout au jeu conjugué de l'œil et de la main dans l'écriture. Je dois indiquer de plus que je suis helléniste et que l'histoire du livre grec, antique et médiéval, toujours écrit à la main, a constitué l'un de mes domaines de recherche préférés. Il pourra donc *198*
m'arriver de faire allusion à telle particularité de l'écriture grecque ; ce sera toujours avec discrétion et avec la conviction que notre écriture française d'aujourd'hui, issue de la latine, est une petite-fille de l'écriture grecque.

Mais, d'une manière plus générale, qu'est-ce que l'écriture ? C'est à la fois l'action d'écrire et le tracé matériel que réalise cette action. Et qu'est-ce qu'écrire ? L'étymologie du verbe latin *scribere* et celle du verbe

* *La main*, Orléans 1996, p. 197-208. [Textes issus de conférences organisées par l'Institut d'arts visuels et tenues au musée des Beaux-arts d'Orléans en 1993-1994.]

grec *graphein* sont identiques : « gratter, érafler, inciser, tracer des traits ». Dans les deux langues le sens spécialisé du verbe « écrire » s'est développé à partir de ces traits qu'une pointe dure, de pierre ou de métal, laisse sur un support moins dur, pierre plus tendre, céramique ou métal mou. Les graffiti sont un ensemble de traits – dessin schématique ou message simplifié – à valeur signifiante. Ils sont donc tracés pour être déchiffrés par l'œil d'un ou plusieurs destinataires. Mais on n'a là qu'une activité – secondaire dans le temps – de l'œil, l'œil du lecteur. Il y a d'abord – et nécessairement à l'exception du braille, écriture pour aveugles – l'activité de l'œil de celui que j'appellerai le scripteur, qu'il se réfère à un modèle qu'il reproduit, ou qu'il contrôle les mouvements de sa main et la trace laissée par l'instrument, éventuellement la plongée de celui-ci dans l'encrier.

Les instruments et leur tenue – pinceau, calame et plume

Le scribe accroupi de l'Égypte écrit avec un pinceau sur le rouleau de papyrus appuyé sur ses cuisses ou sur un genou relevé. La courtisane japonaise représentée par Outamaro, le genou droit en terre, trace les caractères avec un pinceau sur le rouleau de papier tenu de la main gauche et qui se déploie contre son genou gauche. Avec le pinceau, que l'on soit accroupi, à genoux ou debout, la main se trouve à une grande distance de la surface sur laquelle on écrit et le bras est entièrement libre, de l'épaule au poignet. La position est celle du peintre, qui travaille avec le bras.

Avec le calame – un roseau, taillé et fendu – ou avec la plume – préparée de la même manière – la situation est différente : la main prend appui, du côté de l'auriculaire, sur la feuille ; le calame (ou la plume) est tenu entre trois doigts tout près de l'extrémité chargée d'encre. C'est comme cela que l'on écrit aujourd'hui, que l'on ait en main un stylo, un crayon-bille, une pointe-feutre ou tout autre instrument qui ne soit pas un clavier.

Écrire avec une plume – pour simplifier je désignerai sous ce nom les instruments que je viens d'énumérer –, c'est tenir la plume entre ses doigts et, grâce à des mouvements combinés des doigts et, secondairement, du poignet et de l'avant-bras, tracer des signes qui, pour nous, sont des lettres de l'alphabet plus quelques éléments de ponctuation.

La tenue de la plume peut s'effectuer de manières diverses, beaucoup plus
199 nombreuses qu'on ne le croirait. Mais quelle que soit la solution adoptée par le scripteur, droitier ou gaucher, le mouvement des trois doigts en service, une fois le poignet et le côté de la main appuyés sur la surface à écrire, a une assez grande amplitude perpendiculaire ou légèrement oblique par rapport à la ligne, tracée ou idéale, qui guide l'écriture. En revanche, son amplitude le long de cette ligne est beaucoup plus réduite. Ainsi s'explique la présence de hastes verticales ou de jambages descendants qui étirent les lettres vers le haut ou vers le bas alors que la largeur des lettres ne varie guère. C'est ce qu'on appelle une écriture à quatre lignes, dénomination sur laquelle j'aurai